Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 18 (1968)
Heft: 1

Nachruf: Otto Weber (1902-1966)
Autor: Thévenaz, Jean-Pierre

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

† OTTO WEBER

(1902 - 1966)

L'article qu'Otto Weber publia dans le numéro de la *Revue de théologie et de philosophie* consacré au quatrième centenaire de l'Université de Genève [1] est peut-être, pour bien des lecteurs de langue française, leur seul contact avec l'œuvre du professeur de Gœttingue. Ils auront pu rencontrer là un connaisseur de la pensée de Calvin et des Eglises réformées ; mais leur attention n'aura-t-elle pas été retenue par un paragraphe ? Il trahit que derrière cet historien se cache avant tout un théologien :

« Le concept d'articles fondamentaux devait faire une carrière tragique dans les disputes confesssionnelles... On ne réussit naturellement pas à formuler ces articles. Mais, si Calvin ne prit pas la peine d'en établir une liste exhaustive, n'est-ce pas un signe d'intelligence théologique ? Car un catalogue achevé, inattaquable, d'articles fondamentaux aurait inévitablement fait ce que la dogmatique, avec ses oppositions et sa diversité, ne pouvait heureusement pas faire : il aurait remplacé le Christ vivant et les vivantes Ecritures par une doctrine » (p. 163).

Certains lecteurs connaissent peut-être un autre élément de cette œuvre principalement consacrée à la théologie de confession réformée, l'*Introduction à la Dogmatique de Karl Barth* [2]. Eventuellement savent-ils que l'auteur doit beaucoup à Barth sur le plan théologique. Son originalité serait-elle donc celle de l'historien, de l'interprète de la pensée d'autrui ?

Sans doute ; mais pour rendre aujourd'hui hommage à Otto Weber, décédé il y a un peu plus d'un an, ce n'est pourtant pas à un historien des Eglises réformées que la *Revue* a fait appel ; il est à croire

[1] « L'unité de l'Eglise chez Calvin », RTP 1959 - II, p. 153 ss.

[2] *Einführender Bericht in Karl Barths Kirchliche Dogmatik*, 5e éd., 1963. Trad. fr. : Labor et Fides, Genève, 1954. A de rares exceptions près, que nous signalerons, tous les ouvrages d'Otto Weber ont été édités par le Verlag der Buchhandlung des Erziehungsvereins, Neukirchen (Kr. Moers). Cette même maison prépare actuellement la publication en deux volumes des articles d'Otto Weber ; le premier est paru.

qu'un autre aspect de la personnalité du professeur devait être mis en relief : si un étudiant en théologie, qui travailla à Gœttingue en 1964/1965, est chargé de formuler sa reconnaissance et sa dette à l'égard d'Otto Weber, il laissera dans l'ombre l'historien qu'il fut et parlera du professeur de théologie systématique. Car c'est comme tel qu'il s'imposait, c'est *en tant que tel* qu'il se faisait interprète des autres théologiens.

Né le 4 juin 1902 à Cologne, il enseigna à l'Ecole de théologie d'Elberfeld après avoir achevé ses études à Bonn et à Tubingue, et il fut appelé en 1934 à être le premier titulaire de la chaire de théologie systématique de confession réformée de l'Université de Gœttingue. Le 19 octobre 1966, la mort vint mettre un terme à une fidélité de plus de 30 ans, qui prouve que sa place était bien celle d'un professeur de théologie.

Professeur de théologie : par cette expression, nous voulons tenter de dépasser les deux jugements partiels évoqués au début. Nous ne mettrons pas en évidence sa contribution historique originale ni sa tradition barthienne non originale, car nous entendons montrer une originalité tout autre, qui passe facilement inaperçue : ce professeur savait *transmettre la théologie.*

Cette expression, certes un peu forcée, vise à respecter précisément la leçon reçue d'Otto Weber : *qui* est l'homme ? Est-ce le sujet original et ses Lumières rationnelles, ou est-ce l'objet non original déterminé par autrui, par le monde, et peut-être même par Dieu ? N'est-ce pas plutôt, au-delà d'une opposition sujet-objet encore toute teintée de métaphysique [1], celui à qui une parole est adressée et qui, y répondant, s'en porte responsable à l'égard d'autrui, la *transmet* ?

* * *

La responsabilité de cette transmission est ce qui frappe le plus dans l'œuvre tant dogmatique que pratique, tant ecclésiastique qu'académique, du professeur Weber. Présente d'abord dans son activité de prédicateur, elle lui a valu une notoriété dans ce domaine ; de nombreux étudiants affrontaient l'architecture baroque du temple réformé de Gœttingue lorsqu'il y prêchait. Avant la guerre, il avait occupé, en plus de sa propre chaire, celle de théologie pratique ; et encore récemment, bien que ce ne fût plus officiellement de son ressort, il lui arrivait d'offrir à ses étudiants un séminaire privé d'homilétique, où leurs prédications étaient écoutées et critiquées avec soin ;

[1] La critique du schéma sujet-objet, Otto Weber la reprend en particulier de Rudolf Bultmann (cf. aussi F. Gogarten, des disciples de Bultmann, et les précédant tous, le philosophe M. Heidegger).

leur principal défaut, disait-il, était de rester d'excellentes méditations préparatoires, mais de ne pas encore avoir pris la forme de prédications.

Cette même responsabilité se manifeste aussi — un étudiant ne peut que le pressentir — dans sa participation à divers conseils de l'Eglise, tout particulièrement lorsqu'il fut membre de conseils de l'Eglise du IIIe Reich, puis doyen de la Faculté de théologie de Gœttingue pendant toutes les années de guerre. Quoi de plus important, en cette époque comme en toute autre, que de se laisser habiter par un autre souci que celui de l'idéologie dominante ? Un autre souci : être une Eglise qui, libre parce que soumise à son Seigneur, sache transmettre l'Evangile à tous les hommes et ne les laisse pas s'emporter dans leur folie de grandeur.

En 1949, participant à sa manière à la reconstruction d'une nouvelle culture allemande, Otto Weber consacrait une brochure à *la liberté chrétienne et l'homme autonome* [1] ; posant déjà, mais autrement, la question effleurée ci-dessus — qui est l'homme ? —, il voyait notre existence placée devant deux possibilités extrêmes : les *Lumières* qui nous inspirent depuis le XVIIIe siècle une volonté de liberté, et la *mythologie* qui, partout et toujours, et jusqu'au IIIe Reich lui-même, a asservi l'homme à des puissances plus ou moins occultes. L'homme du XXe siècle n'a pas la possibilité de se reporter en rêve ou en illusion dans la mythologie d'un monde passé ; Otto Weber le rappelle à ses contemporains, non sans leur faire voir aussi la fragilité de l'homme des Lumières et de la liberté qu'il se postule : « La voie qu'indique le message chrétien passe — aujourd'hui comme de tout temps — entre mythologie et Lumières, elle traverse au milieu. Le message chrétien ne peut donc pas amener l'homme du temps des Lumières à rebrousser chemin, mais seulement à prendre le « chemin étroit » de la foi, où l'homme, lié à Jésus-Christ, reçoit la liberté, une liberté qui ne conduit pas à nouveau à la tyrannie comme notre autonomie d'aujourd'hui » (p. 21).

Les lumières de la culture ne doivent inspirer ni peur, ni mépris, ni adoration non plus ; elles font simplement aussi partie de ce que nous pouvons transmettre, et Otto Weber a pris sa part de cette tâche : recteur de l'Université de Gœttingue en 1958/1959, il fut en outre chargé de la fondation d'une nouvelle université à Brême, dont il fut le premier recteur de 1964 à 1966.

Il fallait d'autre part donner à l'Eglise un instrument lui permettant d'aborder les problèmes pratiques de notre civilisation, ainsi que les questions théologiques : nous disposons aujourd'hui d'un

[1] *Die christliche Freiheit und der autonome Mensch* (collection « Theologische Existenz heute », nouvelle série, nº 16), Chr. Kaiser, Munich, 1949.

dictionnaire en trois volumes, l'*Evangelisches Kirchenlexikon* [1], dont le professeur Weber dirigea la publication. Dans ce même contexte, nous pouvons également évoquer tout le travail accompli par ce théologien réformé pour ranimer et transmettre la tradition particulière de sa confession. Premièrement, il a traduit en allemand l'*Institution de la religion chrétienne*, de Calvin [2], qu'il cite d'ailleurs fréquemment dans ses ouvrages comme dans ses cours de dogmatique; mais un second pas devait suivre : l'interprétation, le commentaire, que la mort l'a empêché de réaliser, alors qu'il était l'un des plus compétents pour le faire. Un autre projet est resté en suspens : l'édition des confessions de foi réformées. Dans la même ligne encore, mentionnons des articles sur le catéchisme de Heidelberg, parus en 1963 à l'occasion de son quatrième centenaire, l'*Introduction à la Dogmatique de Karl Barth* et la traduction du *Fondement théologique du droit* de J. Ellul [3].

* * *

Transmettre une tradition, ce n'est pas la répéter sans l'affronter aux mises en question extérieures, ce n'est pas s'isoler en elle du reste du monde et des autres pensées. Otto Weber savait trop que la tentation de l'homme est de s'enfermer dans son propre point de vue, d'ignorer qu'une position diamétralement opposée est également possible et que la vérité n'est ni dans l'une ni dans l'autre : « *Wahrheit als Begegnung* », la vérité vient à la rencontre de l'homme tout entier, de cet homme ambigu, écartelé entre des choix extrêmes ; elle lui rappelle sa condition équivoque, à laquelle la dogmatique elle-même, « avec ses oppositions et sa diversité » (RTP 1959, *loc. cit.*), n'échappe pas. On ne pourra exposer un thème avec « intelligence théologique » *(ibid.)* qu'en commençant par mettre face à face les solutions divergentes qui lui ont été données dans l'histoire ; on renoncera à l'hégémonie de sa propre tradition pour écouter la vérité de l'autre, avant de hasarder une formulation nouvelle qui soit fidèlement la réponse d'un homme du XXe siècle au « Christ vivant » *(ibid.)*.

C'est là la méthode constante d'Otto Weber : elle fait de ses deux volumes de *Grundlagen der Dogmatik* [4], destinés d'abord à ses étu-

[1] Vandenhoeck & Ruprecht, Gœttingue, 2e éd., 1962, édité par Heinz Brunotte et Otto Weber.

[2] JOHANNES CALVIN : *Unterricht in der christlichen Religion*, 2e éd., 1963. O. Weber a également édité à Neukirchen des commentaires bibliques de Calvin traduits par d'autres que lui.

[3] Chr. Kaiser, Munich, 1948.

[4] Vol. I, 1955, vol. II, 1962.

diants, une présentation à la fois des fondements théologiques (précision du point de départ et de référence, critère christologique et scripturaire, le langage à employer et son rapport au langage biblique...) et des fondements historiques (oppositions des courants et tendances, théologie biblique, histoire de la théologie, influence de la pensée ambiante à chaque époque, critiques réciproques...) sur lesquels peuvent être bâties aujourd'hui une pensée et une parole chrétiennes.

Otto Weber a participé à une importante discussion où Luthériens et Réformés cherchèrent précisément à relativiser et à dépasser leurs oppositions traditionnelles ; on repensa les deux conceptions de la présence du Christ à la Sainte Cène en fonction des fondements théologiques et exégétiques nouvellement remis en lumière. Sa signature se trouve au bas des *Thèses d'Arnoldshain* qui furent le résultat de ces débats.

Il en va de même de l'influence décisive que Karl Barth exerça sur Otto Weber : elle ne signifie pas du tout que les préoccupations d'autres théologiens, de Rudolf Bultmann en particulier, soient éliminées du champ de sa réflexion dogmatique. Et c'est pourquoi nous avons osé dire avec quelque hardiesse que le dogmaticien de Gœttingue savait transmettre et nous avait transmis *la* théologie ; certes *sa* théologie est *une* théologie, mais elle se maintient en constante référence à ce qui la dépasse, l'englobe et la détermine : l'ensemble de la tâche théologique de l'Eglise — c'est-à-dire non seulement les autres théologies, mais aussi le sens et la portée de l'activité théologique en général. En réponse au message reçu, le dogmaticien précise le sens et la portée, le but et la méthode de son travail, et ainsi *sa* théologie se trouve relativisée ; chez Otto Weber, elle l'est de telle manière qu'en elle nous découvrons *la* théologie. Nous ne la rencontrons d'ailleurs pas comme une fin en soi, car — notre première citation, choisie pour cette raison, le laissait entendre — Otto Weber partage l'« intelligence théologique » de Calvin et ne cherche pas à faire ce que la dogmatique ne peut pas faire : « remplacer le Christ vivant et les vivantes Ecritures par une doctrine ».

Les vivantes Ecritures : ne manquons pas de faire ici une allusion à l'important travail exégétique et biblique d'Otto Weber. Il est présent, et très explicitement, dans l'exposé de chaque thème dogmatique, car la théologie biblique est le premier de ces fondements historiques sur lesquels repose notre foi et son expression. Certaines analyses sont tout à fait originales, d'autres prouvent que l'auteur se tenait parfaitement au courant de l'exégèse moderne. On lui doit même une présentation en 380 pages de l'Ancien Testament, destinée à en faciliter la lecture, qui a déjà été maintes fois rééditée : la *Bibel-*

kunde des Alten Testaments [1]. Si nous considérons donc qu'il est non seulement prédicateur, historien et dogmaticien, mais aussi « bibliste », Otto Weber apparaît comme « l'un des derniers grands théologiens universels qui pouvaient, en exégèse, histoire, systématique et questions actuelles, manifester l'unité de la théologie » (Jürgen Moltmann, in « Kirche in der Zeit » 11/1966, p. 485).

* * *

Quel est donc le vrai problème dogmatique ? Jusqu'à présent, notre présentation s'est beaucoup attachée à l'anthropologie ; Otto Weber n'en fait pourtant pas, comme d'autres, le centre de sa pensée — bien au contraire. Si cet aspect a retenu notre attention, c'est parce qu'il est *corrélatif* du seul vrai problème dogmatique, lequel peut se formuler ainsi : comment celui qui nous *libère* parce qu'il reste *extra nos* se transmet-il à nous pour devenir celui qui *nous* libère en étant *pro nobis* ? Cette théologie qu'Otto Weber savait transmettre est elle-même une théologie *de la transmission* ; elle refuse aussi bien de se figer en « positivisme de la révélation » que de s'évanouir en existentialisme.

Son point de départ est l'événement de la Croix et de la Résurrection de Jésus-Christ. Elle doit donc préciser d'une part ce qui la distingue de la métaphysique et de la religion, d'autre part sa compréhension de l'histoire. Alors que l'objet de la théologie est le *pro* de la transmission, la métaphysique, elle, peut se contenter d'opposer Dieu et l'homme, en deux pôles, considérés chacun « en soi », jouant alternativement le rôle de sujet et celui d'objet ; elle peut essayer par là de se hisser au-dessus de la contingence banale d'une histoire qui constamment s'écoule et que marque le signe de la mort, mais jamais elle ne libérera effectivement l'homme de cette condition ambiguë où il oscille, espérant ou désespérant, entre la réalité de la mort et l'essai de s'ancrer dans une autre réalité qui soit celle de la vie, de l'absolu, de la liberté.

Est-ce une telle tentative d'évasion que nous rencontrons dans l'affirmation chrétienne de la Résurrection de Jésus-Christ ? Il est impossible de prouver qu'il soit faux de le prétendre, car les arguments que l'on devrait employer feraient partie de la réalité mortelle dont précisément la Résurrection vient briser le cercle vicieux. Et pourtant,

[1] Furche, Hambourg, 10e éd., 1964. Il faut y ajouter un résumé de documentation biblique, le *Grundriss der Bibelkunde*, Vandenhoeck & Ruprecht, Gœttingue, 7e éd., 1962. D'autre part, O. Weber dirigeait, avec H. Gollwitzer et H. J. Kraus, la collection de petites brochures bibliques « Biblische Studien », éditée à Neukirchen.

le prétendre, ce serait oublier que cette affirmation *n'est que réponse* à un événement. Mais dans quelle histoire la Résurrection peut-elle prendre place comme événement ? Dans cette histoire qui s'écoule et finit à la mort (« Todesgeschichte », « Verlaufszeit ») ? Non, car elle fait éclater cette histoire, elle est l'irruption d'une vie nouvelle, d'une espérance et d'une liberté nouvelle [1] : il apparaît ainsi que notre histoire banale elle-même « n'est pas seulement le lieu où tout s'écoule, mais que, puisque le Créateur l'a prise en charge, c'est *en* elle — non pas cependant *à partir* d'elle — que la vie vient à nous, la vie au sens de la nouvelle création... « Passé » — ce pourrait être là la marque de toute histoire *(Historie)*. Mais le Jésus qui nous appelle, qui *dans l'histoire* (*Geschichte*) nous appelle, n'est pas « passé ». » (*Grundlagen der Dogmatik* II, p. 114 s.)

Cette conception propose donc une double lecture de l'histoire : il y a « l'histoire sous l'aspect de la mort », et il y a « l'histoire sous l'aspect de la vie », présence cachée de l'« *eschaton* », « histoire eschatologique ». Mais c'est la *même* histoire, où l'on ne sépare pas une « histoire sainte » surnaturelle de l'histoire profane naturelle. L'effacement de la dimension eschatologique dans la théologie traditionnelle a contribué à faire surgir de semblables faux problèmes, que critique Otto Weber. Sa distinction, étant assez fidèle à l'opposition biblique entre les deux « éons », permet de résoudre les vraies questions que pose à la théologie le rapport entre l'Evangile et l'histoire (par ex., outre l'historicité de la Résurrection, le sens de termes comme « vie éternelle », « fin du monde », « prédestination éternelle »...). La principale de ces questions, nous l'avons dit, est celle de la transmission : comment cet événement peut-il être *pro nobis*, pour nous hommes — hommes du XXe siècle même ? Il le peut parce qu'il relève de « l'histoire eschatologique » libre à l'égard de l'histoire mortelle, il nous est destiné, transmis et approprié par l'action du Saint-Esprit. Otto Weber reprend la tradition calvinienne du « témoignage intérieur du Saint-Esprit » ; il n'y voit pas du surnaturel, car il définit l'œuvre du Saint-Esprit par le même paradoxe qui sous-tend la christologie : c'est l'action vraiment humaine de l'Esprit du vrai Dieu. On ne peut autoriser plus de docétisme en pneumatologie qu'en christologie !

Le docétisme est en effet un des ennemis qu'Otto Weber pourchasse à travers toute sa dogmatique : il ne faut pas manquer « l'homme réel », car on l'isolerait ; il ne faut pas isoler « l'homme réel », car on le manquerait ; la théologie de la transmission échouerait si elle ne

[1] Cette réflexion est poursuivie aujourd'hui par Jürgen Moltmann, sauf erreur ancien étudiant d'Otto Weber, dont la *Théologie de l'Espérance* a été présentée dans la RTP 1967 - IV, p. 242 ss.

savait pas dire « Dieu *pour l'homme* » et « l'homme *devant Dieu* ». Tel est son grand souci, qui lui fait percevoir la nécessité de cette critique pratique : « Aujourd'hui, ce dont souffrent les prédications, ce n'est pas au premier chef de n'être pas assez fidèles à leur objet, mais de ce que le prédicateur n'est pas assez fidèle aux hommes. Il y a presque partout une effrayante justesse, mais rarement de l'humanité. Rarement, semble-t-il, le prédicateur se double d'un pasteur, se double d'un connaisseur des hommes, d'un « ami des hommes ». Que les théologiens se fassent hommes, c'est un miracle que l'on a encore à attendre. » [1]

Otto Weber a le mérite (il refuserait ce terme...) d'avoir fait place à ce souci non seulement au cœur de son existence, mais au cœur de sa dogmatique ; en même temps, il faisait une place à la problématique bultmannienne de l'interprétation, évitant à ses étudiants d'être écartelés entre trois soucis qui doivent concorder, celui de la dogmatique, celui de l'interprétation et celui de l'éthique. En effet, dans les *Grundlagen der Dogmatik*, « la question de l'intelligibilité du message chrétien » n'est pas évoquée au seul paragraphe portant ce titre ; déjà l'un des chapitres d'introduction était consacré au « langage de l'Eglise » : *comment parler* quand on ne peut pas employer un code secret ecclésiastique et qu'on ne veut pas abandonner l'Evangile à un langage humain qui le déformerait ou provoquerait des malentendus ? La liberté de parler *quand même* nous est donnée, parce qu'en acceptant de vivre dans notre monde et dans notre histoire, Dieu a aussi accepté de s'exposer à notre et même à nos langages ; la tâche de la dogmatique, qui, telle qu'Otto Weber nous l'a transmise, n'est pas un monstre inhumain, est alors d'éviter ces déformations et malentendus, se faisant l'écho de ce qui la fonde et qu'elle ne saurait remplacer : « le Christ vivant et les vivantes Ecritures » (RTP, 1959, *loc. cit.*). Et ce qu'il reste à dire, c'est que « de la part de *l'homme*, la prédication est une entreprise hasardeuse que l'on ne pourrait hasarder. Mais où règne la réalité de la *promesse*, l'entreprise hasardeuse est la seule possibilité qui nous soit donnée, l'insécurité quant à la réussite la seule garantie qu'elle porte des fruits. » (*Gr. d. Dogm.* I, p. 214) « Cela peut et doit nous suffire. » (II, p. 759, derniers mots !)

* * *

[1] « Vom Text zur Predigt », in : *Der euch berufen hat.* Predigten und Erwägungen zur Predigt, 1960, p. 44. Repris dans un autre recueil de prédications, posthume : *Wort und Antwort*, 1966.

« Cela peut et doit nous suffire » : l'œuvre qui s'achève sur ces mots est une dogmatique *mesurée*, mesurée à l'exacte dimension de ce qui nous a été donné et de ce que nous pouvons recevoir — et, de plus, consciente d'être inadéquate, parce que l'homme ne dispose ni d'un langage ni de catégories intellectuelles lui permettant d'atteindre à l'adéquation.

Mesurée, cette théologie l'était dans sa présentation orale au grand amphithéâtre de l'Université de Gœttingue, où l'ironie ne manquait pas non plus ; et elle le demeure dans ces volumes et ces articles où nous parle encore le professeur Weber. Sa vie aussi fut mesurée : 64 ans, c'était tôt, et combien aurait-il encore pu nous donner ! Nous avons tenté de dire aujourd'hui notre reconnaissance, car ce qu'il nous a effectivement donné, « cela peut et doit nous suffire. »

JEAN-PIERRE THÉVENAZ.